

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Après le carnaval les cendres. La saison des bals est terminée ou à peu près ; cependant on annonce plusieurs grandes fêtes pour la mi-carême.

L'époque où nous voici est

celle des concerts, des loteries et des ventes au profit des indigents, actes de charité toujours fructueux et qui adoucissent bien des misères. C'est donc aux concerts et dans ces réunions que nous retrouvons la mode.

Les rigueurs inusitées de l'hiver ont donné une nouvelle vogue aux manteaux garnis de fourrure. *Delisle* en a vendu un très grand nombre. Nous le comprenons facilement, car les manteaux de *Delisle* se distinguent autant par la gracieuse élégance de leur coupe que par la beauté de leurs pelleteries. Les manteaux collets en velours sont plus multipliés que jamais. Beaucoup sont brodés tout autour d'une

riche guirlande de fleurs. Cette broderie se répète autour du cou. La broderie de quelques-unes est de nuance différente, c'est-à-dire, par exemple, broderie en soie violette sur velours noir ; mais la généralité est brodée couleur sur couleur. Très souvent la broderie est mélangée de jais. Les garnitures de ce genre de confection sont très variées ; ce sont tantôt de hautes dentelles ou guipures, tantôt de riches effilés à têtes ouvragées, de belles franges de chenille, ou bien encore un rouleau de plumes d'autruche.

Pour jeune personne, *Delisle* a fait cette année de charmants petits collets en satin blanc doublé et piqué, entourés soit d'une haute bande de moire bleue ou rose, soit d'un léger rouleau de plumes de cygne.

La vogue de ses délicieuses sorties de bal en peluche rayées en biais s'est continuée tout l'hiver.

Déjà *Delisle* se dispose pour la saison du printemps, saison qui sera très brillante en raison de l'exposition universelle, et nous sommes persuadé d'avance que les nouveaux modèles que prépare *Delisle* seront tout à fait dignes de la réputation européenne de sa maison.

La nuance marron est très à la mode. Nous avons vu chez *Delisle* des armures marrons à disposition broché noir d'un effet charmant. Les belles moires antiques rose, marron ou violette de Parme de cette maison sont toujours

fort recherchées pour toilette de dîner ou de soirée. Ses pékinés à larges raies sont aussi d'une grande beauté. N'oublions pas de charmantes robes dont le corsage seul est à disposition. Ces robes d'un genre tout nouveau sont charmantes pour demi-toilette.

Quoique la saison des bals, ainsi que nous le disions en commençant, soit à peu près close, nous ne pouvons résister au désir de décrire une adorable toilette de bal que nous avons vue dans les salons de mademoiselle *Pauline*. Cette robe est en taffetas glacé bleu-ciel. La première jupe est garnie d'un haut bouillonné soutenant un magnifique volant de dentelle à double tête; la deuxième, formant tunique, est composée de bandes de taffetas glacé blanc, alternées par des bandes de taffetas bleu, recouvert d'un bouillonné de tulle blanc, piqué de boutons de rose. Le bas de cette tunique est ondulé et garni d'un volant de dentelle. Le corsage très décolleté est en taffetas glacé blanc et orné devant d'une pièce en taffetas bleu, servant de transparent à un tulle blanc bouillonné, pareillement constellé de boutons de rose. Une belle dentelle suit les contours de pièce et ceux du tour de gorge. Les manches, petites et recouvertes de tulle, sont terminées par de grandes pagodes en dentelle. Cette robe est empreinte d'une grâce, d'une harmonie, d'une distinction particulières à toutes les toilettes de mademoiselle *Pauline*.

Cette habile artiste nous a encore montré une robe de dîner en moire antique vert-lumière, à jupe garnie de trois volants ondulés, ornés d'une broderie à jour reposant sur fond de tulle noir et terminés par une dentelle noire. Un quatrième volant, formant tunique, partait de la ceinture et venait s'arrêter à la tête du troisième volant. Le corsage, plat et à ceinture, était garni de brandebourgs rappelant les ornements de la jupe. Un chou de dentelle et de rubans à longs bouts flottants était placé sur le devant du corsage. Les manches demi-larges se terminaient par trois volants ornés de broderie et de dentelle.

Quoique les bandes de peluche soient devenues communes comme ornement de robe, mademoiselle *Pauline* leur prête un certain cachet de nouveauté en les encadrant de filets de jais. Ainsi nous citerons une robe pour demi-toilette, à larges rayures marron et noir, dont le corsage et les basques étaient ornés de bandes de peluche encadrés de jais. Les manches *Léonie*, c'est-à-dire plissées en long, étaient garnies de même. Les nœuds en passementerie de jais sont ce qu'il y a de plus goûté en fait d'agrément.

Rappelons aux femmes qui tiennent à l'élégance de leur taille, que le meilleur moyen de la faire valoir est de porter un corset de madame *Hippolyte*, corsetière brevetée de l'Impératrice, dont les ouvrages obtiennent auprès de l'aristocratie le succès le plus brillant et le plus mérité.

Alexandrine, chez qui l'on est toujours certain de rencontrer d'élégantes nouveautés, fait en ce moment beaucoup de chapeaux de spectacle et de concert, très évases, d'une légèreté et d'un vapoureux ravissants.

Nous allons en décrire quelques-uns :

Un chapeau en crêpe blanc à bord clair formé de petits volants de blonde mélangée de bouclettes de petits rubans blancs. Le bavolet semblable; comme ornement de chaque côté un chou en blonde; dessous nœuds en rubans roses et blonde. Ce chapeau d'une grande fraîcheur était, dans sa simplicité, d'une élégance incomparable.

Un chapeau en crêpe rose garni, au bord de la passe, d'une blonde bordée d'un haut effilé, véritable vapeur de soie. La même blonde autour du bavolet. L'ornement se composait d'un nœud plat en rubans roses posé sur le milieu de la passe, et retenant deux belles plumes roses, hardiment rejetées en arrière. Rien ne saurait rendre le bon goût et la physionomie aristocratique de cette coiffure, digne du talent si distingué d'*Alexandrine*.

Ce qui donne une grâce toute particulière à ces chapeaux, c'est la manière dont les ornements sont posés; et sont là, en effet, le cachet du talent d'*Alexandrine*, et l'art dans lequel elle excelle. Mais arrêtons-nous pour dire quelques mots des charmantes coiffures que nous avons admirées dans ses salons.

Citons entre autres une coiffure en dentelle noire, ornée de chaque côté de grappes de lilas blanc, d'un effet délicieux au visage. Un léger rond de blonde soutenu par deux touffes de marabouts bleus frimatés de brins de plumes blanches; un petit bonnet en tulle brodé de petites étoiles de paille, accompagné de longues barbes pareilles; enfin, une délicieuse coiffure disposée en cache-peigne, formée d'une riche blonde à écaille où se mélaient de légères feuilles de vigne vierge en crêpe nuancé à reflets pourprés. Rien n'égale la grâce et la légèreté de ce petit chef-d'œuvre.

Pour *Alexandrine*, il n'est pas de morte saison; chaque matin voit éclore une création nouvelle, création quelquefois hardie, mais toujours élégante et distinguée, car le talent d'*Alexandrine*, quoique arrivé à son apogée, semble encore grandir chaque jour.

Nous avons vu tous les modèles de chapeaux de paille destinés aux nouveautés du printemps. On y remarque une extrême sobriété d'ornements. Ce qui sera, sans nul doute, le plus demandé, ce sont les pailles Belges fines, les pailles Cobourg grenues et diamantées, les pailles brillantes *Stoja*, et les tissus brodés, quadrillés ou à jours.

Les chapeaux de DELVAUX nous ont paru réunir toutes les qualités désirables de bon goût et d'élégance de formes.

Chaque fabricant déploie, en ce moment, toute son activité et son intelligence, et c'est chose curieuse de voir, au milieu des neiges et des frimats, toutes ces légions d'ouvrières couseuses, d'apprêteurs, de metteurs en formes, travailler les pailles légères qui doivent défrayer les modes de l'été. La paille d'Italie reste à l'état d'exception.

Madame Perrot ne sait en ce moment à qui entendre. Ses charmants salons, véritable serre émaillée des fleurs de tous les climats, imitées avec une perfection désespérante, sont envahis par une élégante clientèle; où trouver, en effet, de plus jolies bretelles de fleurs, de plus légères traines destinées à relever les doubles ou triples jupes des vaporeuses toilettes de bal qui font fureur cet hiver? Nulle mieux que madame Perrot ne sait monter gracieusement une coiffure et surtout l'assortir à la physionomie de la personne à laquelle elle est destinée. Mais enfin Paris, grâce au carême où nous entrons, lui laisse quelques jours de répit: elle en profite pour s'occuper de Londres, qui la réclame, et prodiguer ses soins aux dames de l'aristocratie anglaise, pour la saison qui va bientôt s'ouvrir.

La mode des robes montantes nécessite des cols très grands et d'une rare élégance; madame Colas les fait soit en dentelle, soit en guipure

moderne, ou bien encore en riche broderie, garni d'une haute dentelle. Les dentelles qui bordent les cols sont beaucoup plus hautes que l'année dernière; les sous-manches doivent toujours être assorties au col. Celles qui sont le plus en faveur sont formées d'un double volant surmonté d'un ou de deux larges bouillonnés. Souvent on y ajoute, comme ornement, des papillons ou des bouclettes de rubans.

Quoiqu'il y ait peu de changement dans les toilettes d'enfants, voici quelques détails puisés chez madame Jacob, qui n'a pas peu contribué à rendre européenne la réputation d'élégance de la mode enfantine de Paris.

Madame Jacob fait de délicieuses robes de petites filles en soie, garnies d'effilés veloutés de même nuance que la robe, disposés en légers rouleaux sur la jupe, au corsage, au bord des basques et aux manches.

La peluche qui, au commencement de la saison, semblait avoir complètement détrôné le velours plain pour toilette d'enfant, a subi le retour des choses d'ici-bas. On revient généralement aux velours.

Madame Jacob a de charmantes robes en velours noir, dont la jupe est ornée d'un bel effilé grillagé à dents, surmonté d'une légère broderie de jais. Cet effilé serpente autour de la petite basque, ainsi qu'au bas de la manche demi-large. On place également un rang d'effilé au haut de la manche, où il forme jockey. Pour petite fille, ces robes sont accompagnées de bretelles en rubans. Pour petit garçon, on les rehausse d'une écharpe Victoria, formés d'un large ruban de couleur tranchante, disposé comme un ruban d'ordre, mais à bouts flottants.

Ce gracieux costume se complète par une élégante toque de velours enrichie d'une belle plume enroulée.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 423.

TOILETTE DE DINER. — Cheveux en bandeaux bouffants ondulés. Le nœud des cheveux, derrière, est accompagné de chaque côté d'une touffe de coques de ruban couchées l'une sur l'autre, avec un tout petit fond en dentelle noire et deux barbes de dentelle noire venant sur les épaules.

Robe en taffetas, garnie de velours.

Le corsage, montant derrière, ouvre devant jusqu'à la taille et se continue en pointe formant une petite basquine qui vient mourir à

rien sous la couture du côté. La taille derrière est busquée, mais sans basque, et un nœud de velours (n° 42) est posé au bas du corsage avec deux bouts flottants qui tombent au niveau du velours qui garnit la première jupe.

La manche se compose d'une manche juste ne venant qu'au coude, sur laquelle sont étagées trois manches coupées en rond et formant cloche sans aucun pli dans la couture.

La jupe est double.

A 2 centimètres du bord du corsage est

cousu un velours de 5 centimètres, qui suit la basquine et se termine en pointe comme elle.

La manche d'épaule est garnie d'un velours de 4 centimètres posé à 2 centimètres du bord.

A la seconde, le velours est de 5 centimètres à 2 1/2 du bord.

A la troisième, il est de 6 centimètres à 3 du bord.

La jupe longue a un velours de 45 centimètres posé à 7 du bord.

La jupe de dessus en a un de 42 posé à 6 centimètres.

Guimpe et manches en point d'Alençon.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Chapeau en taffetas, garni de blonde. Une blonde de 10 centimètres montée sur la passe retourne tout autour en forme de voilette. L'ornement se compose de biais plissés et croisés. La calotte est très droite; le bandeau de calotte très fuyant. La passe bien allongée, accompagnant les joues. Le bavolet coupant droit forme l'éventail en arrière; il se compose de trois parties, entourées toutes trois d'une petite blonde. Les deux parties qui forment chaque côté reposent sur la troisième, qui s'étale derrière. Le dessous est complètement garni d'une ruche et de petites touffes de fleurettes.

Redingote en popeline.

Corsage juste et montant, sans basquine, un peu busqué et terminé à la taille par un simple petit galon à cheval.

Pélerine à couture sur les épaules, longue de 40 centimètres.

Manches un peu courtes et plus larges du bas que du haut.

Le corsage, la jupe et les manches sont bou-

tonnés par de petites pattes larges de 2 centimètres, longues de 4, avec intervalle de 3 entre chacune. Les pattes du corsage et de la jupe croisent de droite sur gauche; celles des manches croisent du devant au derrière. Chacune de ces pattes est bordée à cheval par un petit galon très plat.

Col en dentelle froncée, posée en garniture à un col plat.

Manches bouffantes en tulle, avec un gros nœud.

PETITE FILLE DE SIX À SEPT ANS. — Guimpe en mousseline brodée avec entre-deux. Col fermant derrière, monté au bas d'un col rabattant en *brisure*. Manches en bouffants de mousseline, avec entre-deux brodés.

Robe en taffetas, garnie de ruban de taffetas de couleur tranchante.

Corsage décolleté, ouvert devant en cœur jusqu'à la taille. Une garniture en taffetas, ayant un ruban rose n° 5 cousu à plat à 2 centimètres du bord, est posée en bretelles formant trois gros plis crevés au-dessus du bras et s'étendant sur le bouffant de la manche de mousseline.

Une garniture en taffetas, formant de gros plis crevés et ayant un ruban n° 5 posé comme sur les bretelles, retombe sur la jupe tout autour de la taille.

La jupe est double; les deux sont très bouffantes et sont garnies chacune d'un ruban n° 16 posé à 2 centimètres du bord.

Un nœud *anglais* en ruban n° 22 est posé sur la garniture au bas du dos et laisse retomber deux bouts qui s'écartent jusqu'au niveau de la première jupe.

PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

(Suite.)

Peut-être convient-il d'expliquer ici la nature des rapports qui existaient entre la famille Villeneuve et un grand et riche personnage comme l'était M. de Chaleilles. Quelques lignes suffiront pour cela.

M. Villeneuve avait été dans sa jeunesse le secrétaire de M. le comte de Chaleilles le père. Celui-ci, sous la Restauration, le fit entrer au ministère de l'intérieur, où le bonhomme s'était

maintenu sagement depuis lors, gravissant lentement, mais d'un pas sûr, les échelons qui conduisent à la haute position de chef de bureau. Une fois arrivé là, il s'y était arrêté. L'espèce de familiarité qui avait existé entre M. Villeneuve et le comte, l'estime mutuelle où ils se tenaient l'un l'autre, le lien de reconnaissance d'un côté, de l'autre celui du service rendu, enfin la tendresse presque paternelle que d'une

part Villeneuve témoignait au fils de son protecteur, d'autre part la bienveillance affectueuse dont la fille du protégé était l'objet de la part du comte, tout cela avait établi entre les deux familles, malgré la distance et le rang qui les séparaient, une sorte d'intimité chaleureuse qui ne s'était jamais refroidie. Cependant, surpris par la mort avant l'âge et au milieu de sa carrière, le comte n'avait rien laissé à la fille de Villeneuve, et son fils, entraîné bientôt hors de la France par le goût des voyages, avait forcément interrompu un instant ses relations avec la famille de l'employé. Mais aussitôt son retour, il s'était souvenu d'elle, il s'était rappelé ses jours d'enfance, où plus grand et plus âgé que Marie, il la faisait jouer sur ses genoux et lui enseignait à mouvoir ses petits doigts sur le clavier du piano. Pendant ces trois années d'absence, Marie était devenue une jeune fille. Toutefois, elle n'avait perdu aucun de ses souvenirs, et, en retrouvant son ami d'enfance, elle avait senti renaître en elle cette douce affection des jeunes années pour son vieux camarade, et toute sa familiarité des premiers temps, un moment effarouchée par les moustaches qui avaient poussé et les belles manières qui étaient venues, avait repris ses anciens droits, et conquis même, sous le regard maternel, de nouveaux privilèges.

Rien de plus innocent, en effet, que cette liaison d'enfance. M. Villeneuve ni sa femme, dans la candeur de leur honnêteté, n'avaient jamais pensé qu'elle pût jamais devenir un jour un danger ; jamais ils n'auraient osé imaginer que la fille du modeste employé pût voir un jour en M. Alfred autre chose qu'un ami et un protecteur pour leur famille ; et, de son côté, M. Alfred n'aurait pas songé qu'il pût naître en son cœur d'autre sentiment pour la jeune fille que celui d'une bonne et solide affection comme celle que l'on ressent pour une sœur. Il avait sept ans de plus que Marie, et bien qu'à mesure qu'ils avançaient tous deux en âge cette distance parût peu à peu diminuer, les habitudes prises autrefois, le respect pour la mémoire de son père, l'affection véritable qu'il avait pour l'employé et sa femme, tout concourait à éloigner de son esprit toute pensée peu honorable, et de son cœur tout sentiment

peu digne d'être avoué. Ceci explique suffisamment la question de M. de Chailleilles sur les projets d'avenir que madame Villeneuve formait pour sa fille, et la façon toute simple dont Marie acceptait les cadeaux du jeune homme.

Depuis quelques mois absent de la capitale, Alfred, en y rentrant, était venu voir ses anciens amis, et il trouvait dans la maison deux jeunes gens, deux artistes, fêtés, choyés tous deux par les parents. L'un d'eux pouvait être, devait être même celui sur qui les Villeneuve avaient porté leurs vues. Il crut donc faire acte de courtoisie et de convenance en se montrant affable avec eux. Pourquoi répondaient-ils à demi et si mal à ses avances ? Étaient-ils jaloux de lui ? Cette pensée ne put pas même lui venir, tant il était loin de se supposer en situation de légitimer pareille jalousie, et n'ayant pas trouvé immédiatement de réponse à la question qu'il s'était posée, il n'avait pas cru devoir se l'adresser une seconde fois. Il avait repris ses innocentes taquineries contre la jeune fille, et celle-ci ripostait avec une grâce et un enjouement qui contrastaient un peu avec l'espèce de rêverie et de contrainte dont elle n'avait pu se défendre pendant toute la durée du repas. Enfin, l'heure s'avancant, il prit congé de la famille Villeneuve, non sans promettre de revenir bientôt, ce qui lui était plus facile que d'attendre chez lui le vieil employé.

Restés les maîtres du terrain, les deux artistes reprirent leur position dans le cercle, Valdroche toujours en avant, Matthieu toujours sur la réserve.

— Vous avez eu tort, Valdroche, dit M. Villeneuve, de ne pas mieux faire votre cour à M. le comte de Chailleilles ; c'est un grand seigneur fort riche, fort goûté dans son monde, et il vous eût suffi d'un pareil protecteur pour faire votre fortune.

— Je ne fais jamais la cour à personne, moi, répondit Valdroche avec un accent dédaigneux ; le vrai talent ne doit pas courir après la faveur des grands.

— Mais il ne doit pas non plus la repousser.

— S'il me commandait un tableau, je le

ferais, mais je n'irai jamais le chercher.

— Il y a plus d'orgueil dans ce que vous dites là qu'il n'y en a certainement dans toute la personne du noble comte.

— Que voulez-vous, l'homme qui sent sa valeur n'est pas disposé à s'humilier devant personne.

— Est-ce donc s'humilier que d'être poli, courtois, prévenant envers ceux qui vous témoignent de la bienveillance? Je ne reconnais là, Valdroke, ni les sentiments d'un grand cœur, ni les paroles d'un véritable artiste.

M. Villeneuve était un homme de bon sens; il ne souffrait pas volontiers que celui dont il avait pensé à faire son gendre en témoignât si peu. La vanité de Valdroke fut froissée de la leçon, mais il eut au moins la prudence de ne pas s'en révolter. Tout ce qu'il crut pouvoir se permettre fut de justifier sa conduite par celle de son rival.

— Matthieu a les mêmes idées que moi, dit-il, bien qu'il ne les professe pas aussi haut, car je ne me suis pas aperçu qu'il ait beaucoup répondu non plus aux cajoleries de M. le comte.

— Matthieu a eu tort, dit à son tour madame Villeneuve; mais au moins lui, il est excusable en ce qu'il est toujours timide et réservé avec tout le monde. Que voulez-vous, c'est sa nature.

— Avec ce mot là, le voilà excusé de toutes ses peccadilles passées, présentes et futures, et il a le droit, désormais, d'être aussi taciturne qu'il le voudra, riposta Valdroke.

— C'est un privilège que vous ne devez pas m'envier, dit Matthieu en souriant.

— Et qui pourtant procure de grands avantages dans la société.

— Je ne m'en suis pas encore aperçu.

— C'est vous montrer bien ingrat envers madame Villeneuve.

— Ne fût-ce que pour les raisons que vous en donnez, reprit madame Villeneuve, ma préférence, je crois, serait encore assez légitime.

L'entretien prenait un tour qui menaçait d'être périlleux. M. Villeneuve crut devoir intervenir en appelant l'attention sur un autre sujet.

— A propos! s'écria-t-il à la traverse, et l'arrêt, est-il prononcé?

Seul, l'employé avait négligé de regarder les tableaux qui se trouvaient placés derrière lui.

A ce mot d'arrêt, tout le monde releva la tête; mais l'attention était ailleurs en ce moment, et personne ne comprit.

— Eh bien, oui, l'arrêt, le jugement, reprit-il. Lequel de vous deux a remporté la victoire?

— Voyez vous-même, fit Valdroke.

M. Villeneuve se retourna, et voyant les deux cadres décorés de la même palme, il se mit à rire.

— Ah! parbleu, voilà une manière adroite de se tirer d'affaire.

— Et de nous laisser, comme on dit, le bec dans l'eau.

— Est-ce votre mère, Marie, qui vous a inspiré ce subterfuge?

— Votre fille a fait comme elle a voulu, dit la mère d'un ton piqué; je ne lui ai donné aucun conseil, ainsi que je m'y étais engagée.

— Ainsi, Marie, c'est vous qui avez imaginé cet ingénieux procédé?

La jeune fille releva la tête et montra un visage à moitié candide et à moitié moqueur.

— Non, dit-elle, ce n'est pas moi, c'est M. Alfred.

Valdroke bondit comme un tigre blessé, et Matthieu porta la main à son cœur avec une indicible expression de tristesse.

— Vous comprenez ce que cela veut dire, messieurs, reprit l'employé avec un accent empreint de naïve loyauté; cela signifie que ni l'un ni l'autre de vous n'a encore réussi, et qu'il faut recommencer.

Valdroke appela sur ses lèvres son sourire dédaigneux et hocha lentement la tête en signe de négation. Matthieu, au contraire, releva le front et répondit:

— Je suis prêt.

— Me serais-je trompé? pensa M. Villeneuve. Celui-ci serait-il le véritable artiste?

Il était tard; on alla se coucher, et, malgré la longue série de remontrances que madame



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92

Costumes d'Enfants de la M^{me} Jacob, Chapmans de M^{me} Blo. Morain, Coiffette de
 M^{me} Girardotain, Fleurs de Gilman, B^{me} de S. M^{te} Imperatrice, Corssets de M^{me} Hippolite
 fournisseur de S. M^{te} Imperatrice, Mouchoirs de Chaprou, Parfumerie de
 Segrand fournisseur de S. M^{te} Empereur et des Cours Étrangères.

Villeneuve avait mises depuis longtemps en réserve pour sa fille, elle crut devoir en ajourner l'exposé au lendemain.

VII.

L'hiver se passa. Valdroche fréquentait moins souvent la maison des Villeneuve. Il se voyait trop clairement repoussé par la mère, trop faiblement soutenu par le père, pour tenter avec chance de succès la conquête d'une fille soupçonnée par lui de coquetterie. Et d'ailleurs, jusqu'ou cette amourette, si elle prenait une tournure sérieuse, pourrait-elle le conduire ? Dans son état de fortune, Marie était certainement pour lui un parti convenable ; elle n'était pas riche, mais l'était-elle davantage ? Et l'estime dont jouissait le père au ministère ne pouvait-elle faire tomber sur le gendre quelques-unes de ces faveurs dont tous les artistes sont jaloux ? Tout bien calculé, ce n'était pas une union brillante, c'était une union digne et raisonnable. Mais peut-on se déterminer au mariage lorsqu'on a vingt-cinq ans et que l'on rêve encore tous les succès et toutes les conquêtes imaginables ? Doit-on lier ainsi les ailes à sa destinée et couper court à ses espérances, lorsque la vanité vous fait tant et de si riantes promesses ? Jusque là, Valdroche avait pu se laisser entraîner par l'appât d'une jolie conquête, et, sans avoir une intention précisément criminelle, céder au désir de faire reconnaître là aussi ses droits de conquérant. Les obstacles qui étaient nés sous ses pas, les difficultés qu'il avait rencontrées, au lieu de le décourager ou de lui faire lâcher prise, n'avaient fait qu'irriter davantage ce sentiment tout vaniteux auquel il obéissait, et stimuler son ardeur par l'attrait de la lutte. Cependant, il aimait trop ses aises pour se plier longtemps aux exigences d'une cour assidue, et, dès que sa dignité d'homme irrésistible lui parut sur le point d'être compromise, il fit un pas en arrière, bien persuadé, d'ailleurs, que par ce mouvement de retraite il châtiât celle qui, suivant lui, aurait dû l'adorer à genoux. Comment se fit-il, pourtant, que cette immense fatuité, que ce profond dédain ne purent le protéger contre les atteintes d'un malaise singulier, d'une tris-

tesse envahissante, et que les joies bruyantes et faciles auxquelles il était depuis si longtemps accoutumé lui devinrent à l'instant même odieuses et insupportables ? Comment, enfin, expliquer ces allées et venues, le matin et le soir, devant les fenêtres de la jeune fille, pour saisir un de ses sourires, pour recueillir un de ses regards ? Valdroche ne cherchait pas à se rendre compte de son état ; il n'interrogeait ni son esprit, ni son cœur, ce cœur qui n'avait pu battre que sous l'impulsion de la vanité, cet esprit qui n'avait jamais éprouvé que les ivresses de l'orgueil. Il s'ignorait lui-même et se serait volontiers crevé les yeux pour ne pas voir.

Un jour, — six mois après la réunion dont nous avons reproduit les principaux incidents, — un jour qu'il était assis dans son atelier, le genou dans les mains et les yeux perdus dans l'espace, il récapitulait ce qu'il avait fait depuis quelque temps, et cette récapitulation n'était pas longue, car, sauf le portrait de Marie, il n'avait produit que des ébauches informes, également inutiles pour sa réputation et pour sa subsistance. Il voyait avec une sorte d'effroi venir l'heure où sa bourse vide n'aurait plus une obole à lui donner pour ses cigares, et celle non moins terrible où le gargotier du coin mettrait fin aux imprudences d'un long crédit. Il se creusait vainement la tête pour y chercher une de ces idées fécondes qui apportent leur pain quotidien au plus grand nombre de nos artistes ; mais toutes étaient depuis longtemps épuisées, toutes, depuis trois mois, avaient fourni leur entier contingent. Pour dernière et suprême ressource, Valdroche rassemblait du regard quelques cadres ébréchés, quelques toiles ébauchées, un divan qui attendait en vain le modèle, et deux fauteuils en bois peint qui boitaient dans un coin. Après cela il ne resterait plus rien, et la faim montrerait encore une fois son spectre décharné et ses longues dents. Pouvait-il, d'ailleurs, jeter au marchand de bric-à-brac les derniers débris de son mobilier ? Pouvait-il lui livrer ses derniers cadres, ses dernières toiles ? Et s'il venait un modèle, où le placerait-il ? sur quoi le peindrait-il ? Était-ce donc là que devait en venir l'élève de la nature, ce peintre vigoureux qui

s'était posé en chef d'école au dernier Salon ? Vanité des vanités ! le chef d'école n'avait pas une croûte, — excepté les siennes, — à se mettre sous la dent ; l'élève de la nature sentait celle-ci réclamer impérieusement ses droits. Le pauvre diable n'avait pas dîné la veille, et il avait ce matin même oublié de déjeuner.

Dans sa position précaire, il aurait pu aller trouver Matthieu et faire appel à sa bourse, qu'il aurait certainement trouvée ouverte. Matthieu était riche : il avait de son magistrat une petite pension de deux mille francs qui suffisait à tous ses besoins, et depuis quelque temps il s'était mis en train de faire quelques portraits, peu payés, à la vérité, mais suffisamment, toutefois, pour pouvoir doubler son revenu. Les rôles étaient changés ; ce n'était plus de lui qu'on pouvait dire : « Ce pauvre Matthieu ! » et si les rapins l'avaient osé, ils auraient dit déjà : « Ce pauvre Valdroche ! » Plus fier qu'il ne convenait à sa mauvaise fortune, Valdroche aurait dévoré les queues de ses vessies à couleur plutôt que d'aller demander à Matthieu de lui prêter une main secourable. Un chef d'école pouvait-il s'avilir à ce point devant un imitateur de M. Ingres ? Un élève de la nature pouvait-il à ce point constater lui-même sa défaite devant un simple élève des hommes, membres de l'Institut ou professeurs à l'École des Beaux-Arts ?

Ainsi, tout ce bruit qui s'était fait un moment autour de Valdroche, évanoui !

Ce talent qui montait aux nues sur les ailes de la réclame, disparu !

Cet avenir qui brillait à l'horizon comme un astre nouveau, anéanti !

L'élève de la nature retombait à plat sur le sol, après avoir imaginé cent tableaux et sans en avoir pu réaliser un seul ; le chef d'école voyait son atelier désert, sa bourse vide, et déjà il entendait à sa porte les ricanements de ses flatteurs et le rire de ceux qui la veille encore se proclamaient ses élèves.

Cependant, l'orgueil de Valdroche ne voulait pas avouer sa défaite. Il s'était fait une explication ingénieuse de son impuissance et se donnait une raison qu'il croyait excellente pour justifier son génie des défaillances de son

talent. Se levant tout à coup et se promenant à grands pas, aussi droit que pouvait le permettre la faiblesse de ses jambes :

— Maudit soit, s'écria-t-il, maudit soit le jour où j'ai vu cette fille pour la première fois et où je me suis mis dans la tête la folle pensée de la poursuivre de mes hommages ! J'ai perdu mon temps pour elle, je me suis déshabitué du travail et je ne puis plus rester deux heures dans mon atelier. Avant ce jour funeste, je vendais encore quelques tableaux, je faisais quelques portraits ; les grisettes me donnaient leur obole pour que je fisse le croquis de leurs étudiants ; les étudiants m'apportaient la primeur de leurs deniers du mois pour avoir le trois-quarts de leurs grisettes. Mais depuis trois mois, plus rien. Ma renommée est allée à vau-l'eau ; le désert s'est fait autour de moi. J'ai perdu mon influence sur les ateliers du voisinage, compromis mon pouvoir en me donnant l'air de filer aux pieds d'Omphale, engagé mes derniers effets au Mont-de-Piété, et vu l'édifice prodigieux de mes dettes se dresser menaçant pour m'écraser.

Durant ce monologue, Valdroche sentait ses jambes flagoler sous lui, et il s'était jeté sur son divan

— Cette fille m'a porté malheur, reprit-il ; j'ai beau faire pour n'y plus penser, son souvenir m'obsède, il me hante dans mon sommeil, il me poursuit jusque dans mes rêves. Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que je l'aimerais ? Non, c'est impossible ; me laisser prendre, moi, aux pièges d'une ingénue ! M'enflammer pour ces charmes corrects ! Jeter toutes les énergies de mon âme en pâture à ce petit monstre blanc et glacé !...

Valdroche parlait comme il peignait, un peu à tort et à travers.

Quand il eut ainsi exhalé sa colère contre celle qu'il regardait comme la cause naturelle de sa chute, il se mit naturellement à regretter les temps d'insouciance et de désordre où il faisait la loi parmi les rapins et dictait des arrêts sans appel sur les œuvres de ses confrères. Malgré ses condamnations, les confrères avaient marché vers le succès et la fortune, et lui, qui frappait les autres d'ostracisme, se voyait exilé maintenant de tous les cercles où germe et

tourbillonne la renommée ; il se voyait délaissé de tous ceux qu'il avait un moment entraînés à sa suite. Incapable de soutenir longtemps le rôle qu'il avait voulu jouer, il tombait et sa chute était terrible. Sorti d'un rêve qu'il avait fait, il retrouvait en face de lui la misère, ce spectre dont il s'était si souvent moqué.

Il en était à ce point fâcheux de ses réflexions, lorsqu'il entendit frapper à la porte de son atelier. Ce bruit, depuis quelque temps, était devenu si rare qu'il causa presque de la surprise à notre artiste. Il se leva promptement et alla ouvrir. Un personnage de mine et de mise sévères se présenta devant lui. Ce n'était pas un huissier, car il était proprement vêtu, et il avait l'air d'un homme comme il faut ; et cependant, à en juger par son habit noir, sa cravate blanche et son front grave, il ne devait pas être étranger à la culture des lois. En lui respirait comme un parfum de dossiers et de jurisprudence que l'artiste flaira avec respect.

L'étranger fit trois pas dans l'atelier, puis il s'arrêta.

— Monsieur Valdroche ? dit-il en ôtant poliment son chapeau.

— C'est moi, monsieur, reprit l'artiste en offrant au noble personnage le moins boiteux de ses deux fauteuils.

L'étranger examina lentement son interlocuteur, puis, comme s'il eût été satisfait de son examen, il se frotta les mains et s'assit.

— Avez-vous des tableaux à vendre ? demanda-t-il laconiquement.

A cette question inattendue, l'artiste demeura comme ébahi. Jamais, même au temps de ses plus grands succès, il n'avait entendu pareil son frapper ses oreilles. On louait beaucoup ses tableaux, mais personne ne les achetait. Quel était donc ce personnage mystérieux qui venait d'une manière si imprévue lui faire une si admirable demande ? Comme l'artiste interdit ne répondait pas :

— Avez-vous des tableaux à vendre ? répéta l'homme noir.

Valdroche se ressouvint alors d'avoir entendu dire qu'il y avait de par le monde de riches marchands de tableaux qui étaient fort bien vêtus et payaient noblement les œuvres des grands artistes. Les fumées de l'orgueil un

peu éteintes lui remontèrent au cerveau ; il se drapa dans les pans huileux de sa veste de velours et demanda à son tour :

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Qu'importe ! répondit l'étranger.

— Vous voudriez acheter des tableaux, monsieur ?

— Oui.

— Pour l'Angleterre, sans doute ?

— Non.

— En ce cas, pour la Hollande ?

— Non.

— Alors ce sera pour la Russie ?

— Non.

— Je n'ose pas dire pour la France, car, hélas ! quels sont en France les mécènes qui voudraient ou pourraient encourager le talent ?

L'étranger leva les épaules sans répondre.

— Le gouvernement lui-même, reprit Valdroche, ne garde ses faveurs que pour l'intrigue et la corruption. Moi qui vous parle je devais avoir une commande pour une grande église de province. Eh bien ! je ne l'ai pas obtenue parce que je n'avais personne pour m'appuyer auprès du ministre.

— Qu'est-ce que cela me fait ? dit négligemment l'homme noir.

— Et ce qu'il y a de plus fort, poursuivit Valdroche, c'est qu'on a offert le même travail à un tout jeune homme qui suit encore les cours de l'école des Beaux-Arts et qui doit entrer prochainement en loges pour le grand concours. C'est un garçon sans chaleur, sans vie, sans mouvement. Mais ils prétendent là-bas que c'est ce qui convient pour une église.

— Son nom ?

— Oh ! vous ne le connaissez sans doute pas ; il se nomme Matthieu.

— Tout court ?

— Nous l'appelons « ce pauvre Matthieu » mais je crois que s'il continue comme il a commencé, nous l'appellerons bientôt « Matthieu le fortuné. »

— Et vous dites qu'il manque de talent ?

— Oh ! mon Dieu, pour moi il n'en a aucun.

— Vous êtes donc son ami ?

— Depuis longtemps. Du moins nous l'avons été, car pour le moment il me bat froid pour quelque jalousie.

— De métier?

— Non, il y a une femme mêlée à tout cela, et si vous connaissiez Matthieu, vous verriez qu'il n'a pas tout à fait tort d'être jaloux.

— Et cette femme, quelle est-elle?

— Une jeune fille du voisinage, très jolie, qui pose pour la vertu, et contre laquelle il n'y a rien à dire à la vérité.

— Et sans doute cette passion détourne M. Matthieu de ses travaux?

— Lui! ah! par exemple, on voit bien que vous ne le connaissez pas! Depuis qu'il s'est mis cette fille en tête, il fait le double de besogne, il travaille comme un cheval de fiacre.

— Et vous?

— Oh! moi, c'est différent. J'ai pour méthode de ne jamais contrarier la nature: pour travailler, j'attends l'inspiration.

— Qui ne vient jamais.

— Monsieur, pourquoi me dites-vous cela?

— Parce que vous me semblez fort inoccupé, et que pour dix ébauches que j'aperçois dans votre atelier, il n'y a pas une seule toile que vous puissiez me montrer.

— Il est vrai que dans ce moment... j'ai vendu tous mes tableaux.

— Les journaux vous ont fait une si grande réputation!

— Ils ont bien voulu me reconnaître du talent.

— Je veux voir s'ils ont dit vrai. Vous n'avez pas de tableaux à me vendre! eh bien! faites-moi mon portrait.

— Mais il faudrait se préparer, choisir une toile...

— J'en vois là une qui n'attend que vos pinceaux.

— Je voudrais auparavant étudier votre physionomie.

— Me voici immobile.

A chaque objection de Valdroche, l'étranger trouvait une excellente réponse; et il fallut bien à la fin que l'artiste s'exécût pour ne pas passer absolument aux yeux de l'homme noir pour un de ces peintres de fantaisie qui ont un atelier, mais qui ne touchent jamais une palette. Il se mit donc et d'assez mauvaise grâce à son chevalet et entreprit sinon de prouver son talent, du moins de manifester son habileté.

En moins de deux heures le portrait fut achevé, autant du moins qu'il était donné à Valdroche d'achever un tableau.

L'homme noir se leva, regarda la peinture avec une grande attention.

— Après? dit-il.

— Comment, après! La chose est terminée.

— Vous croyez? Soit. Combien faites-vous payer un portrait pareil?

Valdroche regarda un instant en silence son interlocuteur.

— Vous n'êtes donc pas marchand de tableaux?

— Non.

— En ce cas vous me devez trois cents francs.

L'inconnu tira de son portefeuille trois coupures de cent francs et les plaça sur la table.

— Maintenant, combien payez-vous un bon modèle? demanda-t-il.

— Cela dépend; cinq francs l'heure est un beau prix.

L'homme noir tira sa montre.

— Je suis entré chez vous à deux heures moins dix minutes, il est cinq heures moins un quart, c'est donc trois heures de pose que je vous dois.

Et jetant trois pièces de cinq francs sur la table, l'homme noir s'éloigna.

Valdroche était resté stupéfait et immobile à la même place. Avant qu'il fût revenu à lui, l'inconnu était déjà loin.

— C'est donc moi qui ai posé depuis trois heures! s'écria l'artiste en frappant du pied la terre et en se croisant les bras. Et moi qui me suis laissé prendre à cette mystification!

Puis ramenant ses regards vers la table où gisaient les billets de banque et les pièces de cinq francs, il tressaillit et un sourire de joie illumina son visage.

— N'importe, dit-il, je voudrais être mystifié tous les jours de cette manière. Allons, j'ai fait aujourd'hui ma meilleure journée.

VIII.

Quelques instants après que l'étranger eut quitté l'atelier de Valdroche, un homme noir se présentait aussi dans l'atelier de Matthieu,

mais ici il n'était plus un inconnu. Matthieu eut envie de lui sauter au cou ; le respect le retint. L'homme noir traversa l'atelier sans dire un mot et alla s'asseoir au fond sur un tabouret. — Matthieu, dit-il, j'ai à vous parler.

Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois ; il accourut et se tint debout devant son protecteur. — Matthieu, reprit celui-ci, savez-vous que vous êtes laid ?

A cet exorde *ex abrupto*, le jeune homme s'attendit à quelque rude sermon. Il baissa la tête. — Si vous en doutez, demandez à votre ami Valdroche.

— Quoi ! vous connaissez Valdroche ?

— Depuis trois heures seulement, mais je le sais tout entier, comme si je l'avais fait.

— C'est un camarade ardent, un artiste d'un talent véritable.

— Je ne crois pas, et tout laid que vous soyez, si j'étais femme, je vous aimerais mieux que lui.

L'artiste poussa un profond soupir qui ne semblait pas en accord parfait avec le dire du protecteur. — Quelle est cette jeune fille ? demanda tout à coup le magistrat poursuivant le cours de ses idées.

— Cette jeune fille ! balbutia Matthieu.

— Son nom ?

— Marie.

— De famille ?

— Villeneuve.

— Où demeure-t-elle ?

— Ici près, au numéro dix-huit.

— Bien. Vous l'aimez ?

— De toute mon âme.

— Et vous voulez devenir son époux ?

— C'est le vœu le plus ardent de ma vie.

— Quel âge a-t-elle ?

— Dix-huit ans, je crois ; mais je vous avoue que je ne me suis jamais préoccupé de son âge.

— Vous avez bien fait. A-t-elle de l'esprit ?

— Je lui crois du cœur.

— Ce qui vaut mieux. Sa famille ?

— Est honorable.

— A-t-on pour vous de l'affection ?

— La mère me protège beaucoup.

— Tant pis. Et le père ?

— Il protège Valdroche.

— Tant mieux. Et la fille ?

— Ni l'un, ni l'autre.

— Il y a donc un troisième ?

L'artiste tressaillit et son front devint livide.

— Je ne sais, murmura-t-il, je ne crois pas.

— Moi, j'en suis sûr. Qui est-il ?

— Un riche et beau jeune homme.

— Et vous dites la fille vertueuse ?

— Sur ma tête je serais prêt à l'affirmer, dit le jeune homme avec feu.

— On verra. Venez avec moi.

Quand ils furent dans la rue, le magistrat tourna à gauche et s'arrêta devant le numéro dix-huit. — Vous allez me présenter, dit-il.

Toute la famille était réunie. Matthieu présenta son protecteur qui en sa qualité de haut magistrat fut accueilli avec tous les respects imaginables.

— Ah ! monsieur, dit le père, vos bontés ne sont pas tombées dans une terre stérile, car on ne saurait imaginer un plus assidu travailleur que votre protégé, et s'il avait plus de couleur sur sa palette...

— Vous l'estimez ? interrompit le magistrat.

— Oui, mais je dis qu'un peu plus de chaleur dans le pinceau...

— Et vous, madame, quelle est votre opinion sur mon protégé ?

— Je voudrais qu'il ne fût pas présent pour vous la dire ; j'ai peur de blesser sa modestie.

— Matthieu, vous entendez, allez-vous-en.

Le jeune homme connaissait trop bien le caractère de son protecteur pour se faire répéter l'ordre qu'il venait de recevoir. Il se retira donc et laissa le magistrat assis déjà comme chez lui entre les deux époux Villeneuve. Marie regardait l'homme noir avec une expression d'étonnement mêlée d'inquiétude. Madame Villeneuve, avec ce tact qui n'appartient qu'aux femmes, avait deviné sur-le-champ qu'un entretien sérieux, dont sa fille serait l'objet principal, allait avoir lieu entre le noir personnage d'une part, et son mari et elle de l'autre. Elle fit signe à la jeune fille de se retirer, ce que celle-ci accomplit avec empressement.

A. DE BERNARD.

(REVUE CONTEMPORAINE.)

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

En dépit des préoccupations politiques, le carnaval n'a pas laissé d'être assez gai. On a dansé un peu partout, et surtout dans le monde officiel, chez les ministres, chez les grands fonctionnaires, chez les ambassadeurs et chez M. le Préfet de la Seine. Tout le monde s'accorde à louer l'hospitalité magnifique que Paris s'offre à lui-même dans les salons féeriques de l'Hôtel de ville. Le dernier bal, dont la mise en scène surpassait les merveilles des *Mille et une nuits*, a été signalé par un incident tragico-comique non prévu dans le programme de la fête. Vers une heure du matin, un bruit sourd suivi d'une rumeur pareille aux grondements du peuple qui murmure à la cantonnade, a tout à coup fixé l'attention des assistants les plus rapprochés de l'antichambre. Informations prises, on a su que le vestiaire, écrasé sous le poids des manteaux, des paletots, des buckingham, des raglan, etc., venait de s'abîmer dans le premier dessous. Jugez du désordre! Chacun a pêché au hasard de la fourchette dans cet océan de par dessus. Il y a eu, bien entendu, des lots heureux et des lots malheureux; le plus singulier c'est que des gens qui étaient venus à la légère, s'en sont retournés très confortablement vêtus.

Le bal d'adieu, donné par Vély-Pacha, ambassadeur de Turquie, a eu pareillement ses péripéties. L'amphitryon, dans sa courtoisie hospitalière, avait oublié que ses salons ne pouvaient guère, en s'étouffant, admettre plus de deux mille êtres, et comme le nombre des appelés était de cinq à six mille, il s'en est suivi que les trainards, après avoir hiverné durant trois ou quatre heures à la porte par une température de Crimée, ont dû prendre, à défaut de paletots de peau de mouton, le parti de lever le siège.

En revanche, le bal donné par madame Tropolong, présidente du sénat, était de tout point irréprochable: l'accueil était on ne peut plus gracieux, l'orchestre excellent, le souper par-

fait; tout le monde dansait à l'aise et pas un manteau ne s'est égaré.

La promenade du Bœuf gras s'est ressentie des rigueurs de la saison. Les troubadours, les mousquetaires et les druides, emmitouffés dans leurs cabans et leurs cache-nez, soufflaient dans leurs doigts, s'arrêtaient pour battre la semelle et désertaient de temps en temps le cortège pour aller se réconforter d'un petit verre chez le marchand de vin. L'Olympe tout entier avait le nez rouge, les pommettes violettes, et Cupidon, le pauvre petit Cupidon, éternuait à faire pitié. Le héros de la fête, le Bœuf seul gardait son imposante dignité, et du haut du char où sa majesté était juchée, jetait sur les badauds accourus pour le voir passer un regard qui semblait dire:

Le plus bête de nous n'est pas celui qu'on pense.

Les théâtres ont, pour la plupart, chômé de pièces nouvelles: en carnaval il est permis de vivre sur son répertoire. Le Vaudeville seul a cru devoir profiter de la circonstance pour se défaire en tapinois d'un petit ours depuis longtemps vieilli dans ses cartons. Ledit ours, ayant pour père M. Varin et pour titre les *Aventures d'un paletot*, avait imaginé de se faire escorter d'une demi-douzaine de virtuoses tyroliens, dont le chant consiste, comme on sait, dans une espèce de gargarisme plus original qu'agréable. Ces messieurs et cette dame (il y a une dame) n'en ont pas moins été accueillis avec la courtoisie due à d'estimables étrangers; mais nous ne cacherons pas que nous préférons infiniment, pour notre part, aux *la-a-ou, a-ou* de ces honnêtes montagnards les ravissantes vocalises de mademoiselle Duprez, dans les *Diamants de la couronne*, que l'Opéra-Comique vient de reprendre avec un immense succès. Heureux M. Perrin, pour qui la fortune n'a que des sourires!

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.